

UEDA Makiko

Inaudibles...

Le poème « En voyage » du jeune Hagiwara Sakutarô montre ce que pouvait représenter la France aux yeux de poètes des années 1910¹ :

*Je voudrais aller en France
mais la France est si loin
alors je porterai une nouvelle veste
et partirai en voyage au petit bonheur
quand le train passera le chemin de la montagne
appuyé sur la fenêtre bleue clair
seul, je penserai à des choses joyeuses
à l'aube d'un matin de mai
m'abandonnant au cœur de jeunes herbes qui s'enflamment*

Quand je fréquentais l'Athénée français de Tokyo, les trois premiers vers me revenaient parfois, comme si je devais vérifier la distance entre ce qu'était la France pour mes aînés et ce qui m'incitait à partir. Je devais aller quelque part, mais n'étais pas particulièrement enchantée de la destination. Relisant aujourd'hui le poème, plutôt que par ce début qui m'irritait légèrement, je suis frappée par le fait que le départ en France est comparé à un voyage sans but véritable. Le besoin d'une aube qui file à la fenêtre, de paysages que l'on ne connaîtra pas, de jeunes herbes, de solitude : tout désir de départ doit avoir cela à sa racine. Mais on éprouve aussi, de même que l'on veut gagner un autre paysage, l'envie de partir vers une langue inconnue. Les deux manières de se perdre ne se recoupent pas toujours. Elles peuvent bien sûr se juxtaposer, mais si le voyage physique nous fait partir hors de chez nous, le voyage dans les mots érode souvent notre propre intériorité.

Le philosophe Mori Arimasa est l'un des grands voyageurs entre les langues japonaise et française. Spécialiste de la philosophie française du XVII^e siècle, il s'est installé à Paris à l'âge de quarante-deux ans, abandonnant son poste d'enseignant à l'Université de Tokyo. C'était en 1953, huit ans à peine après la défaite du Japon. La société japonaise devait alors revenir sur ce qu'elle avait cru juste et trouver de nouveaux repères. Il est difficile d'imaginer, à une époque où les moyens de communication sont si développés, le courage et l'audace qui étaient nécessaires pour venir vivre au bout du monde en laissant tout derrière soi. S'il est vrai que les principaux travaux de Mori, jusqu'à sa mort, ont été écrits et publiés en japonais, il tenait cependant son journal en français. L'une de ses interrogations fondamentales était de savoir si l'homme pouvait « dépasser sa langue maternelle ». Dans quel univers de mots Mori vivait-il jour après jour à Paris ? Je peux m'émouvoir devant la sincérité de son expérience – confier son existence la plus intime à une langue que l'on a apprise –, il m'est impossible en revanche de par-

1. Traduction de Denis Andro et de moi-même.

tager son défi. Dans la formule « dépasser sa langue » je perçois une pensée élitiste renversée qui n'hésite pas à superposer un destin personnel à ceux du peuple et de l'Etat japonais qui devaient « rattraper » l'Occident. Quelle que soit la difficulté du projet, à la différence de la promenade de Sakutarô, le voyage de Mori avait une destination déterminée.

Que signifie au juste voyager au travers des langues ? Si je me pose cette question et cherche à comprendre mes expériences avec les mots, je m'étonne de ressembler à quelqu'un qui chercherait une origine ou une profondeur ; comme si je devais reprendre l'ensemble du parcours afin d'appréhender un état de confusion des langues. Mon attitude a sans doute un rapport avec le fait que je n'ai pas, comme Mori, une image dans laquelle je me trouve projetée sur le futur, un « projet » à accomplir à travers mes allers et retours entre les langues. Mon « origine » serait l'ombre d'un futur que je ne convoque pas. Pourtant j'aimerais que ma démarche soit simplement celle d'un voyageur accoudé à la fenêtre d'un train, faite de petites observations et de l'acceptation du présent.

Le voyage entre les mots ressemble à l'acquisition d'une seconde langue. L'un et l'autre peuvent être substantiellement la même chose. Mais si l'apprentissage rapporte, capitalise ce qui est communicable, il n'en va pas de même avec le voyage. En effet, relativisées par la présence de l'autre langue, les certitudes qui permettaient des échanges correctes à l'intérieur de chacune des langues deviennent mouvantes, voire incompréhensibles. Quand j'ai commencé à apprendre le français, j'ai imaginé qu'il en était autrement, sans doute avec la vague idée de la possession de deux sphères, chacune comme un microcosme comprenant toutes la richesse de la tradition de chaque langue. J'aurais habité deux résidences, visité à volonté leurs recoins cachés et subtils, et éprouvé des frémissements d'étonnement en passant de l'une à l'autre. Or ces deux sphères sont en réalité difformes, asymétriques, imbriquées l'une dans l'autre, et instables. Je prends seulement note des entrées et des sorties de mots, de tournures.

Vivant en France depuis quinze ans, je ne perçois toujours que de façon personnelle les résonances de cette langue. Cependant elle a été le support d'une part importante de ma vie, certainement d'une autre manière que le japonais-langue maternelle. Je me surprends assez souvent tentant en français des explications sur ce que je ressens au-dedans de moi en japonais ou en lisant des textes japonais. En effet, présenter sa langue d'origine constitue un outil d'enracinement pour certains étrangers qui arrivent dans ce pays. Mais la langue de l'enfance a aussi besoin d'être commentée par celle de l'âge adulte. De plus, le français que j'ai appris affectionne les explications tandis que le japonais ne les accepte qu'à regret. Je ne sais pas. En quoi cela a-t-il changé mon rapport avec le japonais ? Il m'arrive parfois de percevoir le japonais un peu comme une langue étrangère. Ceci procure une sensation d'étrangeté dans le familier, comme celle que l'on peut éprouver lors de la lecture de textes anciens dans sa propre langue.

Le phénomène inverse, c'est-à-dire la réaction de la langue japonaise en moi au contact du français, est devenu maintenant plus rare. Quand il survient, il est associé aux expériences les plus quotidiennes. Il n'arrive que quand je n'ai pas la conscience que je lis ou que j'entend le français, au cours par exemple de la lecture des textes sans idée « d'y travailler » ou « apprendre ». Il est ressenti si près de mon corps que j'imagine qu'il est comparable, par exemple, à l'étonnement d'un occidental qui se voit, pris au dépourvu, demander de se déchausser.

Entre le japonais et le français, tout est différent : les conceptions du temps, de l'espace, du moi... Lorsque je suis immergée dans le français, j'en emprunte certains traits comme pour porter une nouvelle veste, mais d'autres, comme le système des temps grammaticaux, m'échappent : je ne les sens pas, ou plutôt je ne les vis pas réellement. Mais il est aussi un élément du français qui me frappe souvent : le système des pronoms personnels. J'ai parfois la sensation d'enfreindre la loi en voyant ces outils si transparents désigner des êtres irremplaçables. Ce système me donne la vision d'une architecture d'aiguilles de verre qui vibre d'une singulière tension. Mais en réalité, je sais que ce caractère d'être remplaçable est le vrai visage notre rapport avec le langage dans toutes les langues, y compris en japonais. J'apprécie d'assister parfois à cet arrachement par les mots de ce qui est irremplaçable. Il s'agit là sans doute d'un commencement. Le français a cette liberté d'ouvrir un poème par : « *Il* est affection et avenir ».

Tout désir de départ est un désir de fraîcheur. Le désir de se perdre dans les langues est-il celui du premier mot, de sa beauté ? Dans une correspondance fugitive entre des termes qui ne peuvent se répondre, sur un rythme vif, des échos résonnent et s'effacent. Je crois parfois y voir naître une origine :

*Printemps*¹

Une ville commence à se voir. Au-delà du lieu où surgissent les nuages, et à vue d'œil la ville s'est approchée.

Ni cette ville-ci ni quelque autre ville ne seront où vivre.

Feuilleter un petit dictionnaire. Dans l'ombre du jour, rassembler les cheveux d'une enfant. Dans une cabane au bord d'un cours d'eau, interrogée par lui sur un rêve que j'ai fait, de nouveau j'ai feuilleté un petit dictionnaire. Il y a plusieurs années de cela. Un beau jour de printemps, à vue d'œil la ville s'est approchée.

Ma maison n'est pas au bord de l'eau

elle est dans un commencement plus menu que les pâquerettes qui fleurissent follement entre le quai et la rue.

Quand j'ai essayé de lui écrire une lettre le cœur étirant une ombre plus longue que les jambes du jour s'est éloigné en riant. Des gens discutent à l'entrée d'un bâtiment. Des nuages traversent les carreaux d'une jupe qui danse.

Vallée-aux-loups. Vallée lumineuse. Jacinthes. Même si j'oublie, vallée qui s'illumine. Vallée-aux-loups, vallée lumineuse.

Une ville commence à se voir. A vue d'œil une ville s'est approchée.

*Déjà c'était impossible à entendre distinctement
on aurait dit que des épaules comme des lignes s'éparpillaient.*

*Quand j'ai essayé de poser des cailloux les oiseaux ont picoré
ont laissé des mouchetures de brûlures du soleil.*

*Quand même j'oublierais elle s'illumine la vallée
la ville à vue d'œil s'est approchée.*

1. Texte original en japonais, traduction de Claude Mouchard et de moi-même.